

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE N° 114

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims
MARS 2026 ISSN 2431-1979

Les amants de Pompéi

Un roman oublié de Pierre Gusman



Portrait de Pierre Gusman
Eau-forte d'Albert Varadi (1924) – BnF

Connu comme illustrateur, Pierre Gusman (1862-1941), amoureux de Pompéi, est aussi l'auteur d'un roman oublié, *Elskée au Jardin de Vénus*, dont l'action se passe au pied du Vésuve. Sa diffusion confidentielle – l'édition originale a été tirée à 362 exemplaires – explique qu'il n'ait plus aujourd'hui que de rares lecteurs. Je vous en propose une lecture à l'occasion de la publication du livre de Claude Aziza, *Pompéi-Herculaneum et les cités du Vésuve* (Les Belles Lettres, 2026), invitation à une promenade insolite en Campanie, « la plus belle région non seulement de l'Italie, mais du monde », selon Florus, un auteur latin qui en vantait les charmes. *Omnium non modo Italiae, sed toto orbe terrarum pulcherrima Campaniae plagae est.*

LIRE PAGES 2-3

La Danseuse de Pompéi

LIRE PAGE 3

Le roman de Spartacus, le rebelle

LIRE PAGE 4

Les amants de Pompéi

Un roman oublié de Pierre Gusman

Elskée au Jardin de Vénus

Elskée est une jeune artiste danoise que nous surprenons au début du roman de Pierre Gusman, un pinceau à la main, contemplant le paysage qui s'offre à sa vue :

Au premier plan, dans la pénombre, Pompéi s'étendait aux pieds d'Elskée. Tout entière la ville de Vénus déroulait ses colonnes de stuc blanc, ses murailles rouges ou jaunes, son tuf gris, ses briques roses.

En touches hâtives, les couleurs se brossaient sur la toile, car insensiblement, les notes vives allaient s'éteindre ; déjà la ville déserte s'estompait de teintes violettes, et dans l'air flottaient de tièdes arômes. Alors, au crépuscule, le miroir scintillant s'évanouit, la mer s'imprégna de lapis, et Capri s'absorba dans le halo solaire. Sur les pentes volcaniques qui couvrent Herculaneum, les pins parasols plaquèrent leurs taches vigoureuses et leur file lointaine para d'une ceinture les flancs poudrés du Vésuve.

Seule, enveloppée d'harmonie, Elskée se recueillit, attendit les caresses de la nuit... Alors, du bleu volcan, sein éthéré encore vivant de lumière, s'élevèrent dans la nue mille flocons lactés, qui lentement vers l'orient s'égrenèrent, signe certain d'un lendemain radieux.

Le cœur pressé d'amour, Elskée la païenne adora : elle bénit la nature, rendit grâces au géant, le Vésuve, d'où Vulcain, en ensevelissant le Jardin de Vénus, le conserva aux yeux émerveillés.

Puis, Elskée rencontre Aurelio, un Napolitain attaché à l'*Uffizio dei scavi di Pompei*. C'était à lui que le visiteur de marque s'adressait pour connaître tout de Pompéi. Ce néo-Pompéien, comme le présente Pierre Gusman, « présidait avec pitié à la révélation des secrets arrachés au linceul de la ville ensevelie » :

Il en était même venu à considérer les squelettes dénudés de cendre avec une sorte de tendresse, de crainte mystérieuse, comme si des parents défunts s'étaient levés de terre. Ces lares latins et osques, revenus d'un long sommeil, il touchait en leurs restes macabres tous les os d'un même sang... Comment s'y méprendre ? Les grands ancêtres, moulés dans la poussière du Vésuve gardaient leurs formes réelles, que l'ingénieur Fiorelli sut conserver dans les affres d'une mort terrifiante. Et pour Aurelio ces exhumations équivalaient à des résurrections !

Il avait aussi moulé, sans en rien dire, la tête de bacchante qui orne l'un des chapiteaux de tuf de la très ancienne maison noble de la rue de Nola, et dans ce visage d'un archaïsme subtil, à la chevelure chargée de pampres, Aurelio y voyait l'image assez fidèle de celle qu'il adorait dans son double caractère : Elskée la Danoise, la Pompéienne vivante de ses rêves... et même encore, vision surprenante, cette gracieuse figure de pierre – antique Sourire de Pompéi – rappelait à Elskée le « Sourire gothique de Reims » !



Photo Dominique Hoizey

Un jour, « l'amante pencha la tête sur l'épaule de l'amant ». Et tous deux, « enfiévrés d'une nuit blanche et rose, firent un bouquet des fleurs rouges témoins de leurs serments, et dans le calme matinal une aubade d'amour se perdit comme un écho joyeux : *O dolce Napoli, o suol beato...* »

Le conte aurait pu se terminer sur cette image, mais non ! Un soir de siroco, Elskée « égara ses yeux bleus sur Pompéi et son ciel, en ce jardin de Vénus » : « Surprise, elle aperçut le volcan se teinter de violet sombre, se couvrir de lourds nuages rouges, à l'instant où la ville morte s'embrasait d'une lueur glauque, lugubre, et que vers Capri, sur la mer piquée d'écume, des nuées couleur de bronze, gagnant Sorrente et Gragnano, allaient se perdre dans le cirque montagneux de Rivo Morto. Véritable songe, ce tableau évoquait l'image des dernières heures de Pompéi... » C'est alors qu'Elskée apprend que sa mère est mourante, mais elle arrive trop tard à Fredensborg. Puis elle rentre à Valle di Pompei, mais en fait « son âme était ensevelie à Fredensborg. »

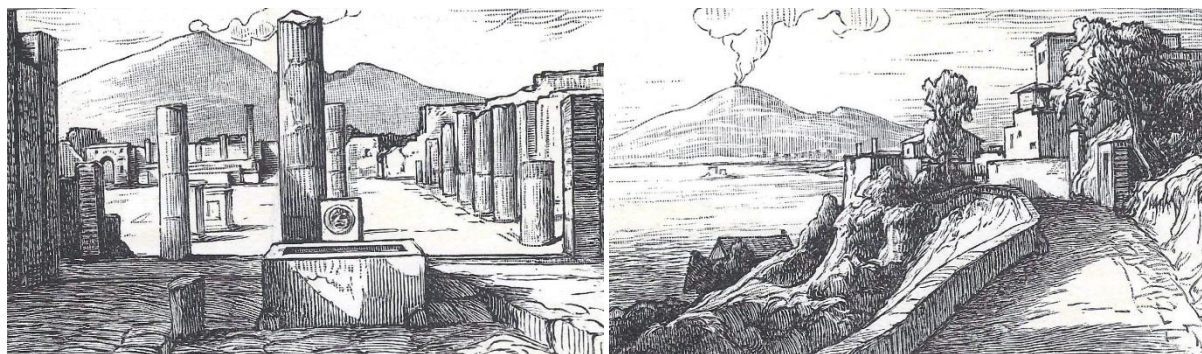
Depuis le voyage du Nord un mois avait passé, et Elskée relevait à peine de sa prostration, occupée surtout à réunir ses souvenirs, à les fixer sur les murs de sa chambre, décidée à vivre au milieu de ces épaves. Aurelio, qui avait arraché à sa femme l'aveu de ses remords, vit qu'elle était perdue pour lui, que rien ne la consolait. Afin de rendre à sa compagne une existence aussi douce que possible, il la combla de prévenances, chaque matin il refleurissait la demeure. Mais, Elskée, tout en acceptant avec reconnaissance, était trop loin du présent pour que le parfum des fleurs lui-même pût endormir sa misère. La fixité de son regard dans le vide dénotait la gravité de son état mental ; et dans un mutisme inquiétant, rien n'arrivait à dérider le front soucieux d'Elskée.

Un jour, elle demanda à un jeune batelier, « beau comme le Bachus de Pompéi », de la conduire à Capri. Il la laissa en un lieu « que la légende dit conduire au palais ruiné de Tibère », et là

Les mains sur ses fleurs, les yeux fixés vers un autre monde, la bienheureuse fut ravie dans la métamorphose. Le bleu tombeau se referma sur la blanche Elskée, qui, ensevelie dans ses vêtements clairs, ouverts comme des ailes, disparut vers un séjour inconnu. La grotte garda son secret.

La mer apaisée, le batelier revint. Rien d'Elskée ne fut retrouvé ; seule une fleur flottait sur l'eau. Sa disparition devint légendaire, et les pêcheurs de l'île ne crurent pas à sa mort.

📖 Pierre Gusman, *Elskée au Jardin de Vénus (Souvenirs de Pompéi)*, se trouve à Pompéi chez Jucundus et à Paris chez les amis, 1936.



Vues du Vésuve et de Pompéi par Pierre Gusman

La Danseuse de Pompéi

Claude Aziza nous offre dans son livre cité plus haut un beau panorama des pages littéraires que Pompéi et les autres cités du Vésuve ont inspirées comme *La Danseuse de Pompéi*, un roman de Jean Bertheroy, alias Berthe Roy de Clotte le Barillier (1868-1927). Il raconte l'histoire de deux jeunes Pompéiens, Nonia et Hyacinthe. Entre le Vésuve et Vénus, il n'y a qu'un pas que franchissent allègrement nos deux jeunes gens. Mais « chaque fois que Nonia s'éloigne du Vésuve, il arrive quelque chose de mal à Hyacinthe : il tombe malade par deux fois, et finit par mourir ». 📖 Claude Aziza, *Pompéi-Herculaneum et les cités du Vésuve*, Les Belles Lettres, 2026.



Portrait de l'auteur de *La Danseuse de Pompéi*

Le roman de Spartacus, le rebelle

Il était une fois en Campanie... Le roman de Spartacus est au nombre de ces histoires « semblables au souffle brûlant du sirocco qui vient de la mer et souffle au visage du bétail et des hommes, qu'il plonge dans l'inquiétude et dans la fièvre ». Je cite Arthur Koestler dont le remarquable et célèbre *Spartacus* qu'il faut lire dans sa version allemande originale et intégrale (*Der Sklavenkrieg*) a dernièrement été traduit en français par Olivier Mannoni¹. Cette publication – il y a parfois d'heureuses coïncidences éditoriales – tombe en même temps que celle du livre de Rita Compatangelo-Soussignan, *Spartacus, le gladiateur aux mille visages*, dont la lecture passionnante nous entraîne, page après page, sur les pas d'un rebelle qui depuis plus de 2000 ans fascine l'Europe, et bien au-delà de nos frontières². Ai-je besoin de rappeler le succès mondial du film de Stanley Kubrick ?

Qui était donc ce Spartacus ? Si l'on en croit l'historien romain Florus (il vécut, pense-t-on, à l'époque de l'empereur Trajan), auteur d'un « tableau » de l'histoire du peuple romain de Romulus à Auguste, Spartacus, originaire de Thrace, « était devenu soldat, de soldat déserteur, puis brigand et ensuite – honneur dû à sa force – gladiateur³ ». Sans voir en lui un combattant pour la liberté de son peuple, Rita Compatangelo-Soussignan pense qu'il serait retourné chez lui après avoir déserté et qu'il aurait pu participer à des actions menées contre les Romains. Quoiqu'il en soit, prisonnier de guerre, vendu comme esclave, il se retrouva à Capoue dans l'école de gladiateurs que dirigeait un certain Batiatus. Ce fut en 73 avant J.-C. que débuta la guerre des esclaves. Spartacus mourut au combat tandis que six mille de ses compagnons faits prisonniers furent crucifiés, une croix tous les 30 mètres, sur la voie menant de Capoue à Rome.

Voilà, en un mot, pour l'histoire. Quant au mythe de Spartacus, « le gladiateur aux mille visages », il occupe une bonne partie du livre de Rita Compatangelo-Soussignan. Chaque époque a son Spartacus, de la tragédie de Bernard-Joseph Saurin au XVIII^e siècle qui en fait un héros cornélien « déchiré entre ses sentiments personnels [...] et ses devoirs⁴ » au Spartacus « communiste » du romancier américain Howard Fast en passant par le *Spartaco* de Raffaello Giovagnoli à l'époque des luttes du *Risorgimento* en Italie. Tout simplement passionnant ! On peut regretter avec Rita Compatangelo-Soussignan que de nos jours l'image d'un Spartacus meneur d'une « guerre juste », selon le mot de Voltaire, s'efface devant une débauche de violence véhiculée par certaines productions cinématographiques. Espérons que « la lueur de Spartacus le rebelle scintille encore dans les ténèbres⁵ ».

📖 1. Arthur Koestler, *Spartacus*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Calmann-Lévy, 2025. 2. Rita Compatangelo-Soussignan, *Spartacus, le gladiateur aux mille visages*, Ellipses, 2025. 3. Florus, *Œuvres*, tome II, texte établi et traduit par Paul Jal, Les Belles Lettres, 2002 [1968], p. 22. 4. Rita Compatangelo-Soussignan, *op. cit.*, p. 152. 5. *Ibid.*, p. 327.



Musée Saint-Remi de Reims – Photo Dominique Hoizey